

L'autre virus...

Georges Privet

Number 84, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Privet, G. (2021). L'autre virus.... *L'Inconvénient*, (84), 73–77.

L'autre virus...

CINÉMA **Georges Privet**

En 1975, quand le formidable *Seven Beauties* de Lina Wertmüller prit l'affiche à New York, plusieurs spectateurs furent profondément secoués par cette histoire d'un proxénète prêt à toutes les bassesses pour survivre aux horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Parmi eux : Bruno Bettelheim, qui fut si choqué par le film (qu'il trouva, par ailleurs, admirable sur le plan cinématographique) qu'il écrivit « Survivre », un texte d'une cinquantaine de pages, publié dans le *New Yorker*, expliquant en détail ses objections face aux conclusions de l'œuvre.

Le sujet était important, le débat fut épique, et l'échange qui s'ensuivit se révéla inspirant, tant sur le plan humain que sur le plan artistique.

Près de cinquante ans plus tard, à l'heure où les étudiants de l'Université d'Ottawa se plaignent de « microagressions » parce qu'une enseignante utilise légitimement « le mot en *n* » dans un cours, à une époque où les studios Disney se

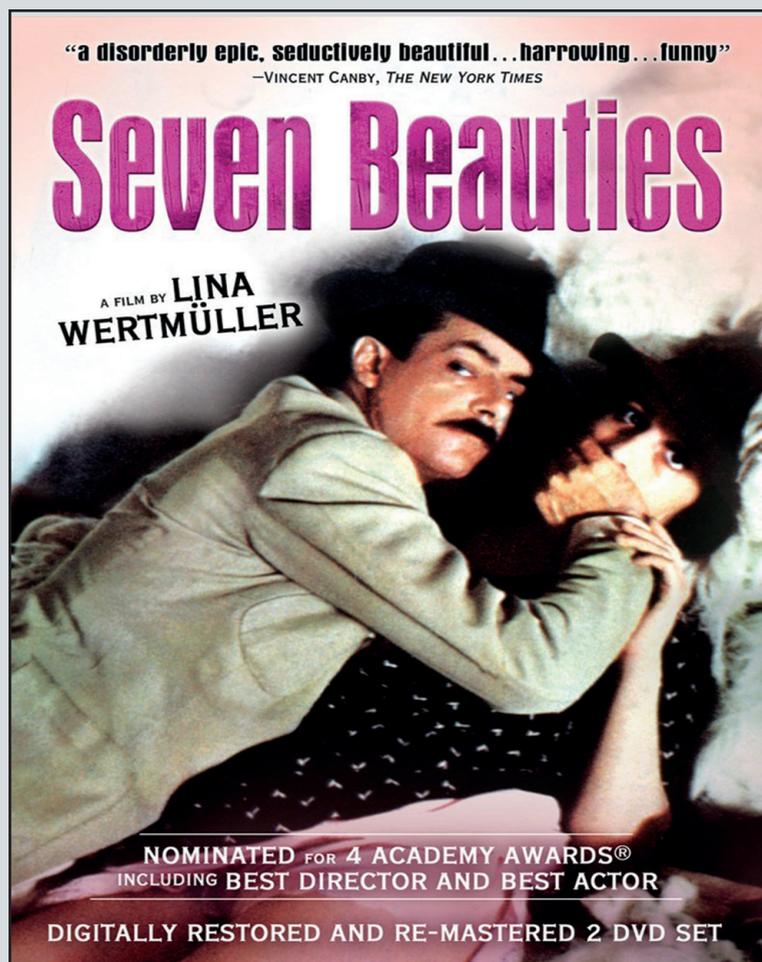
sentent obligés de faire précéder leurs vieux films pour enfants de messages condamnant leurs clichés racistes inconscients, et où le diffuseur de *La p'tite vie* ajoute à chaque épisode un texte expliquant qu'il peut « contenir des représentations sociales et culturelles différentes d'aujourd'hui », il est tentant de se dire que chaque époque a les débats qu'elle mérite.

•

Certaines controverses sont certes moins gratuites que d'autres, et les questions de racisme et de représentativité ont récemment réalisé des percées appréciables et bienvenues. Reste que l'époque a la couenne fragile, l'égo épidermique et le scandale facile.

Des preuves ?

Le 6 novembre 2020, les médias du monde entier se sont empressés de rapporter une nouvelle d'importance capitale : « Anne Hathaway



regrette la représentation de son personnage dans *The Witches* » Interpellés par ce titre pour le moins alarmant, les lecteurs ont découvert que l'actrice regrettait que l'allure de son personnage de sorcière dans ce film pour enfants ait offensé les personnes atteintes d'ectrodactylie, une affection qui se caractérise par l'absence d'un ou de plusieurs membres centraux de la main ou du pied. Excuses évidemment accompagnées d'une invitation à soutenir financièrement le Lucky Fin Project, organisme à but non lucratif qui a pour visée de soutenir les personnes nées avec la symbrachydactylie.

Une histoire absurde, qui n'est toutefois pas sans rappeler la contrition publique de l'actrice Lupita Nyong'o, forcée de s'excuser après avoir dit qu'elle avait calqué la voix de l'effrayant personnage qu'elle joue dans *Us* sur des cas de dysphonie spasmodique, une affection rarissime du larynx.

Peut-être inspirée par ces rétracta-

tions médiatiques (représentatives de dizaines d'autres...), la chaîne Netflix a décidé d'ajouter un message à certains épisodes de la série *The Crown*, avertissant ses spectateurs qu'ils traitent « d'un désordre alimentaire », la boulimie. Un geste dénoncé comme « insuffisant » par des associations de boulimiques qui se plaignent que les séries contenant ces éléments risquent d'agir comme des « déclencheurs » pour leurs membres.

Quelle misère...

Sommes-nous collectivement devenus aussi frileux que ces quelques anecdotes pourraient le faire croire ? Le public représente-t-il désormais un assemblage de spectateurs écoanxieux, électrosensibles et antigrossophobes prêts à monter aux barricades pour chaque « microagression » ? Le monde n'est-il plus qu'une vaste collection de « ressentis » où chaque sensibilité doit être respectée dans tout l'égoïsme de sa subjectivité ? Et si oui, quelle est la place de l'art dans ce « meilleur des mondes possibles » ? Et, surtout, qui osera encore la défendre ?

Au fil de l'histoire, on a généralement compris que l'artiste questionne le monde dans lequel il évolue.

Cette compréhension a cependant toujours été fragile et a causé maintes frictions, réveillant inévitablement, à chaque époque, les pulsions censoriales des pouvoirs en présence ; hier c'était le clergé et l'État, aujourd'hui ce sont leurs descendants, les médias sociaux et les groupes de pression.

Or, depuis une vingtaine d'années, les forces (institutionnelles, critiques et médiatiques) qui combattaient traditionnellement ces pulsions censoriales semblent impuissantes, ou peu enclines à résister aux divers groupes de pression et à leurs demandes.

Avec le résultat que l'artiste se retrouve aujourd'hui sans défense face à l'opprobre de ceux qu'il vexe, et même souvent forcé de se confondre en excuses de toutes sortes.



Autrefois, une maxime célèbre affirmait : « Parlez-en en bien, ou parlez-en en mal, mais parlez-en. » On croyait qu'une controverse attiserait forcément la curiosité, et que cela pouvait faire en sorte qu'une œuvre divisant la critique devienne un succès de scandale. Et c'était vrai, à une certaine époque.

Il y a d'ailleurs eu une longue et grande tradition de succès de ce genre, allant, grosso modo, de la Belle Époque à la fin du 20^e siècle ; une tradition qui généra de nombreux succès à scandale au cinéma, de *L'âge d'or* de Buñuel à *La dernière tentation du Christ* de Scorsese, en passant par *Le Corbeau* de Clouzot et *Le dernier tango à Paris* de Bertolucci.

Il y avait même des cinéastes, comme Louis Malle, dont les chefs-d'œuvre, discrètement transgressifs (*Les amants*, *Le souffle au cœur*, *Lacombe Lucien*, *Pretty Baby...*), étaient si litigieux qu'ils devenaient presque

automatiquement des succès à scandale.

Cette veine importante a toutefois connu un déclin certain avec l'arrivée du nouveau millénaire, alors que des auteurs controversés tels que Lars von Trier, Gaspar Noé ou Darren Aronofsky ont vu les spectateurs bouder des films comme *Nymphomaniac*, *Love 3D* ou *Mother!* – œuvres inégales, certes, mais néanmoins audacieuses et transgressives, qui auraient jadis attiré la curiosité, mais qui essuient désormais l'indifférence et l'oubli. Pourquoi ?

C'est sans doute à cause des ravages de la rectitude politique, de l'effritement d'une certaine idée de l'art et des condamnations lapidaires favorisées par la brièveté des échanges sur les médias sociaux. Mais c'est peut-être aussi parce que jadis on pouvait aller au cinéma en espérant que sa vision du monde y serait transformée, alors qu'aujourd'hui on y va principalement pour la voir confirmée.

De nos jours, l'important n'est pas de parler d'un film à tout prix, que ce soit en bien ou en mal. L'important est d'en dire du bien, sans réserve et sur autant de plateformes que possible.

Alors que Diaghilev disait aux créateurs de son époque : « Étonnez-moi ! », les spectateurs de la nôtre semblent plutôt demander aux leurs : « Réconfortez-moi ! »

Triste époque que celle qui cherche le réconfort dans des œuvres par ailleurs d'un vide abyssal.

Omniprésents, anonymes, tout-puissants et très frileux, les nouveaux censeurs sont partout et s'avèrent encore plus zélés que les anciens. Car non seulement leurs jugements sont plus rapides et plus tranchants que ceux de leurs ancêtres, mais ils sont désormais relayés d'une manière et avec un impact qui les rendent beaucoup plus efficaces. Ils peuvent tuer dans l'œuf un projet, un choix de casting, ou même la velléité d'un auteur de s'attaquer à tel ou tel sujet.

Avec le résultat que les artistes qui veulent dire ou montrer quoi que ce soit sur la place publique savent désormais qu'à peu près n'importe qui peut s'opposer à pratiquement n'importe quoi, et arriver sans trop de mal à faire avorter un projet.

C'est devenu d'autant plus facile que les institutions de financement (sans lequel le cinéma ne peut plus exister à travers le monde)



sont parfois ciblées par ces campagnes de peur. Et il y a peu de choses qu'une institution aidant à financer une œuvre redoute plus qu'une controverse visant à remettre en question la justesse de ses décisions, la légitimité de son mandat, voire son existence.

Les conséquences de ces nombreuses campagnes de peur déployées de part et d'autre sont malheureusement claires : tout le monde comprend – et a fini par intégrer le fait – qu'un projet potentiellement controversé a beaucoup plus de chances de ne pas se faire qu'un projet qui évite soigneusement tout débat.

D'où une ère de films de superhéros, d'univers fantastiques et – inversement – de repli sur des projets passésistes, partageant le souci (inconscient ?) d'éviter le présent et de limiter les risques de

débats et de controverses que comporte souvent – presque inévitablement – le fait de s'attaquer au réel.

Résultat : un cinéma particulièrement puéril et creux, de plus en plus consensuel et formaté, dans lequel notre époque se complaît avec un plaisir apparemment sans limite. Une époque dans laquelle nous naviguons depuis si longtemps qu'elle en est venue à paraître normale à plusieurs, en particulier aux plus jeunes, qui sont nés dedans et qui ont été généralement peu exposés à des œuvres plus anciennes et controversées, qui leur paraissent souvent dépassées ou aberrantes du simple fait qu'elles osaient aborder des idées, prêter le flanc à la controverse, prendre le risque de diviser.

Aujourd'hui, des cinéastes majeurs tels que Bertolucci et Woody Allen sont réduits aux caricatures auxquelles des allégations contestées, des rumeurs et l'opprobre général semblent désormais les confiner. « Bacchus est alcoolique, et le grand Pan est mort », disait Brassens. Et le cinéma est devenu, dans une large mesure, un autre domaine régi par la loi du moindre risque.

Quel distributeur, par exemple, oserait aujourd'hui diffuser un film portant l'accroche publicitaire d'*Orange mécanique* ? (« *L'histoire d'un jeune homme qui s'intéresse principalement au viol, à l'ultra-violence et à Beethoven !* »)

Et là, on ne parle même pas du film –, juste de l'affiche...

Personne.

Absolument personne.

•

J'aime passionnément le cinéma depuis toujours...

Je l'aime parce qu'il tient du rêve, mais aussi parce qu'il aborde la réalité. J'y ai appris bien des choses sur la vie et sur le monde, parce qu'il n'avait pas peur de montrer les choses – les belles et les moins belles, celles qui nous font rêver comme celles qui tiennent du cauchemar, celles qu'on approuvait comme celles qu'on réprouvait.

On pouvait voir un film sur un tueur d'enfants (*M le maudit* de Fritz Lang) sans croire que son auteur faisait la promotion du meurtre. Ou suivre la tragi-comédie



d'un homme désirant une adolescente (*Lolita* de Stanley Kubrick) sans se dire que son réalisateur y vantait la pédophilie.

On pouvait s'identifier à *Citizen Kane* sans épouser ses valeurs, être ému par la famille du *Parrain* sans vouloir la reformer, se perdre dans une époque – que ce soit celle du *Guépard*, des *Diabes* ou du *Satyricon* – sans se dire que la nôtre était nécessairement meilleure ou plus éclairée. Et on comprenait intrinsèquement que *toutes les œuvres* contiennent « des représentations sociales et culturelles différentes d'aujourd'hui ». On était naïfs, et si peu woke qu'on trouvait même ça normal.

J'ai appris au cinéma que « tout le monde a ses raisons » (*La règle du jeu* de Jean Renoir) ; que « le monde se divise en deux catégories : ceux qui ont un pistolet chargé

et ceux qui creusent » (*Le bon, la brute et le truand*) ; et que, quoi qu'on puisse en penser, « personne n'est parfait » (*Certains l'aiment chaud*)...

Et même si j'aime le cinéma depuis toujours, je pense bien que, si je l'avais découvert il y a vingt ans, il m'indifférerait presque complètement. Car tout ce qui l'obsède aujourd'hui (la surexploitation d'univers imaginaires déclinés à l'infini, le consensus populaire et la recherche du plus bas dénominateur commun...) m'ennuie profondément. Pire : me semble aller diamétralement à l'encontre de ce que l'art a toujours été, et a désormais de plus en plus de mal à être : libre, audacieux et stimulant.

Et pourtant, j'ai plus de sympathie pour les créateurs d'aujourd'hui que pour ceux du passé, parce qu'ils doivent ramer de toutes leurs forces pour faire ce que leurs ancêtres ont fait plus facilement ; parce qu'ils doivent désormais lutter contre tout (la faiblesse des institutions, la paresse de la critique, l'inertie des spectateurs et la complaisance de leur milieu) pour accoucher d'œuvres stimulantes ; et parce que, même quand ils y arrivent, la réception publique et critique est rarement au rendez-vous, et que leurs efforts ne s'inscrivent plus dans une tradition (celle des cinémathèques, des salles de répertoire et des vidéoclubs) qui cultivait la mémoire, mais dans un système (l'aspirateur du monde numérique) qui semble de plus en plus destiné à creuser le gouffre infini de l'oubli.

Mais je les admire par-dessus tout parce qu'ils ont le courage d'affronter seuls l'autre grand virus de notre époque – la peur d'être ciblés, dénoncés et conspués par les autres. Un virus contre lequel l'art est, aujourd'hui comme jadis, le seul vaccin capable de nous protéger. ■